



COMMENTRY

Les soirs d'automne, quand le vent d'est emporte sur Commentry toutes les fumées de sa forge et de ses mines, il est difficile de n'être pas sévère pour sa ville natale. Le ciel morne, les petites maisons livides autour de la grande place nue vous font cruellement sentir l'absence de toute beauté et de tout souvenir. On pense, malgré soi, aux petites villes de l'Ombrie, baignées par l'air limpide des hauteurs, assises au milieu des roses d'automne et des cyprès, et contemplant de haut le Clitumne et le lac Trasimène. Tout y est exquis pour les yeux et pour l'âme, les vieux murs étrusques, la haute tour carrée d'un palais du XIV^e siècle, l'église, où quelque élève de Giotto a peint des saints clairs sur un fond d'azur noir comme le ciel nocturne et comme lui semé d'étoiles, enfin le parfum de Virgile mêlé au parfum de saint François d'Assise. Il semble que dans cette Ombrie, mélancolique et somptueuse comme un beau jardin fermé, on soit pour jamais à l'abri de toute vulgarité. Et la tristesse de Commentry, cette ville sans horizon, sans monuments et sans histoire, s'accroît de toute la splendeur de ces souvenirs.

Mais, comme on s'aperçoit vite qu'un pareil mouvement d'humeur est banal et superficiel. L'originalité de Commentry est d'un autre ordre : elle ne se laisse pas deviner par le touriste et jamais les guides du voyageur n'en parleront. C'est sa laideur douloureuse et sa tristesse qui vont à l'âme de ceux qui l'aiment. Les vieux maîtres allemands d'Ulm ou de Nuremberg qui peignent la Vierge sous la figure d'une femme du peuple humble et triste, dont les cheveux ont blanchi avant le temps, nous touchent bien plus profondément que

ne saurait faire Raphaël avec ses belles Vierges, dont l'ovale est si pur et les yeux si sereins. C'est de cette façon qu'est éloquente la physionomie de Commeny, si triviale en apparence.

La ville biblique que bâtit Tubal, père des forgerons, devait ressembler à celle-là. Il n'en est pas où s'accomplisse plus durement l'antique malédiction : « Tu gagneras ton pain à la sueur de ton front. » Il faut entendre à cinq heures du matin le long cri de la sirène, la lamentation de « la bête », comme on l'appelle, qui réveille en sursaut toute la ville pour le dur labeur ; bientôt des centaines de sabots sonnent sur le verglas dans la nuit d'hiver. Il faut entendre encore dans les soirs calmes les grands coups de marteau-pilon et la respiration brève et rude de l'usine, qui semble peiner comme un monstrueux forgeron des temps mythologiques. La vie se montre là âpre et nue, sans rien qui la décore. Ces belles draperies, dont l'art et la fortune masquent dans les villes le néant des choses, n'y sont point. La misérable fatalité de notre condition d'hommes s'y laisse voir aussi clairement que dans les livres des grands moralistes. Rien n'y voile la figure de la réalité. La nature même y est hostile : les montagnes de scories, les profondes tranchées calcinées, la rivière noire interdisent à l'esprit ce vague rêve de bonheur virgilien qui s'ébauche de lui-même dans les belles campagnes. Il ne faut rien attendre là du spectacle des choses et tirer de soi toute force et toute allégresse. Comment s'étonner que les habitants d'une telle ville soient profondément idéalistes ? Ils ont cent fois plus de raisons de l'être que les ouvriers de Lyon, qui de leurs grandes fenêtres de la Croix-Rousse voient à leurs pieds la belle ville avec ses ponts, ses quais et ses tours et, au loin, les Alpes roses. L'ouvrier de Commeny qui rentre dans sa pauvre maison noire de la rue Saint-Quirin ou de la rue Saint-Nicolas a pour horizon un mur couleur de suie et des cheminées d'usine. Il est logé d'ailleurs comme son voisin et toutes ces maisons pareilles semblent encore ajouter à la monotonie

de la vie. C'est pourquoi il n'aime que les gens qui lui parlent d'autre chose que de la réalité. Il ressemble à ces millénaires, à ces doux rêveurs du christianisme primitif qui attendaient l'avènement prochain de la justice en ce monde. Il croit avec candeur ceux qui lui disent que le jour est proche, et quoiqu'au fond il soit humble et soumis, il fait parfois des grèves dans l'espérance de hâter l'avènement de l'âge d'or.

Si l'ouvrier est idéaliste, sa fille l'est encore davantage : elle ne veut consentir à sa destinée que six jours par semaine ; le dimanche, on la voit avec de claires étoffes, de frais chapeaux et une ombrelle éclatante. C'est sa façon à elle d'échapper à la fatalité ; elle essaie, une fois par semaine, de réaliser son rêve d'une vie noble et magnifique, et elle a assez d'imagination pour se tromper elle-même et ne pas s'apercevoir qu'elle n'est que déguisée. C'est de cette façon que ces jeunes filles manifestent ce désir du mieux qui tourmente aussi leur père. Qui songerait sérieusement à leur en faire un reproche ?

Tel est Commentry. Je suis sûr que les jansénistes du XVII^e siècle auraient aimé une telle ville : ils n'y auraient été choqués ni par l'art, ni par la science, ni par aucun de ces « divertissements » qui leur semblaient dissimuler le sérieux de la vie. Toutes les choses qu'ils auraient vues, les auraient invités, mieux que leurs livres, à méditer profondément sur la destinée humaine.

Cette pauvre ville, qui semble si laide à ceux qui ne savent pas en voir la physionomie morale, a pourtant quelques aspects aimables. Le marché du vendredi matin est d'une gaieté charmante, surtout dans les beaux jours d'été, quand le ciel est de ce bleu léger et un peu laiteux, qui est particulier aux provinces du Centre. Quoi qu'en dise l'auteur de l'Imitation de Jésus-Christ, le ciel n'est pas partout le même. Le nôtre est plus varié, plus fin et plus expressif que celui du Midi. Avec un tel ciel, à peine accompagné d'une étroite bande de paysage, un grand peintre ferait des tableaux aussi éloquents que ceux des vieux maîtres de la Hollande. Ces clairs

marchés du vendredi, où l'on voit tant de paysans rasés à l'antique et vêtus de leur blouse neuve toute raide et violette comme la pourpre de Tyr, donnent à la ville industrielle une bonhomie rustique. Les femmes portent encore cet étrange chapeau de paille, orné de larges rubans de velours noir, qui est plus auvergnat que bourbonnais et qui, il faut l'avouer, est médiocrement pittoresque. Le délicieux chapeau des paysannes de Moulins, qui semble fait pour embellir la tête charmante des bergères de l'Astrée, prouve pourtant que nos vieilles races eurent le sentiment de la grâce. (1) Je soupçonne le chapeau de Commentry d'être une importation étrangère, et il serait téméraire de juger là-dessus le génie du lieu.

Il n'y a point de monuments à Commentry. La fontaine, surmontée d'une statue en fonte de saint Eloi, qu'on repeint avec bonhomie, n'a pas tant de prétentions. Quant à l'église, elle date de quarante ans à peine, mais elle n'est pourtant pas, quoi qu'on en puisse dire, insignifiante. Elle a la simplicité des plus anciennes basiliques de Rome et elle fait penser à Sainte-Marie-Majeure ou à Saint-Laurent-hors-les-Murs. Il y manque, je le sais, les belles colonnes antiques prises aux temples des dieux, il y manque les mosaïques, les fresques, les ambons incrustés par les Cosmas, il y manque presque tout : mais qu'importe ? Puisque, telle qu'elle est, elle nous fait songer au christianisme primitif. L'architecte de l'église de Commentry fut un homme de goût. Il n'a voulu faire ni une église romane, qui convient à l'antique sauvagerie des bourgs rustiques et qui veut le voisinage des champs et des bois, ni une église gothique dont la magnificence ne convient qu'aux grandes villes ; — il a fait une basilique des temps les plus primitifs, qui seule pouvait, par sa parfaite modestie et par les souvenirs qu'elle éveille, ne point choquer dans un

(1) Il est bien fâcheux que le joli costume de la région de Moulins ne soit pas représenté au Musée ethnographique du Trocadéro. La gravure qu'on voit sous une vitrine et le petit chapeau de poupée ne sauraient suffire.

tel endroit. Il fallait, parmi tous ces ouvriers, que le christianisme se souvînt de ses origines ; et cette église, pareille à celles où les mineurs des catacombes et les esclaves des carrières se donnaient le baiser de paix, il y a quinze cents ans, est touchante ici.

Faut-il ajouter que ses cloches ont un son pur et amical et que cette église, d'une beauté médiocre, ressemble à ces personnes laides qui séduisent par une voix harmonieuse.

La campagne environnante, on l'a vu, a été complètement défigurée par l'industrie humaine. (1) Si pourtant on consent à s'éloigner de la ville, on retrouve bientôt les paysages familiers de notre Bourbonnais. Les champs entourés de haies et de vieux chênes, les chemins creux envahis par les fougères, les ajoncs et les digitales, les croix des carrefours, la solitude profonde, la mélancolie des horizons d'un bleu noir, évoquent une vieille France sauvage. Rien n'y rappelle le temps présent. On pourrait se croire dans quelque coin du Bocage vendéen ou de la Bretagne, au temps où les cloches des paroisses convoquaient pour la bataille les paysans aux longs cheveux. Quand on suit ces chemins déserts, il semble qu'on s'enfonce dans le temps. Les énormes chênes qu'on rencontre, plus vieux que des monuments historiques, vous font souvenir que l'aspect des champs est resté le même à travers les siècles et que des yeux bien anciens les ont vus comme nous les voyons.

Le bois des Forges que traverse la route de Commentry à Nérís a de beaux arbres, des ruisseaux et du silence. Son nom, si peu agreste, n'est pourtant pas moderne, puisqu'on le trouve déjà au XVI^e siècle dans le livre de Nicolas de Nicolaï. Le vieux château des Forges, dont on voit entre les arbres les deux tours et le toit élevé, fut jadis une très forte

(1) M. Forichon, un jeune peintre de Commentry, a très bien rendu ce caractère âpre et désolé de la banlieue. Son tableau vraiment original et d'une excellente couleur a figuré au Salon de cette année.

maison. Il se contente à présent de participer au décor et de faire un fond au paysage. Cette vieille demeure seigneuriale, qui appartient à la famille de Fontanges, a une histoire intéressante qui mériterait d'être connue. Le bois des Forges fut jadis une forêt : les gens de la Bonige se souviennent encore d'y avoir entendu hurler les loups. Ces loups nous manquent vraiment beaucoup aujourd'hui : combien ils ajoutaient au mystère et à la beauté virginale de la nature. Les bonnes gens qui les entendaient le soir, de leur petit jardin, avaient le plaisir d'avoir peur et de se sentir entourés d'horreur, comme les hommes primitifs. Que deviendront maintenant les chansons, les proverbes et les contes, où il est question du loup ? Il faut en prendre son parti, le loup, ce vieux héros du moyen âge, cet ami des trouvères et des fabulistes, a disparu de chez nous. Pourtant, j'avoue que pour ma part, j'ai souvent regretté, en revenant du bois, le soir, à l'approche de l'hiver, quand le vent se lève, de ne pas entendre le loup commenter de sa voix rude la tristesse de l'heure.

Un autre endroit qu'il convient de ne pas oublier, c'est le vieux Commentry, qui se trouve à quelque distance de la ville nouvelle et qu'on appelle le Petit-Bourg. Son église fut longtemps l'unique église de Commentry et l'on se souvient encore des temps héroïques, où on allait à la messe au Petit-Bourg, en passant la rivière sur une planche branlante. Cette église est ancienne et pieusement tournée vers l'Occident, comme le veut la liturgie, mais elle n'a d'intérêt véritable que pour les fils de ce vieux sol, qui savent que leurs plus lointains ancêtres reposent auprès d'elle. La place qui précède l'église est encore ombragée de quelques grands arbres. Quels beaux branles ont été dansés là à travers les âges et quelles belles bourrées y jouèrent les anciens cornemuseux de notre pays qui furent, comme l'a si bien prouvé Georges Sand, (1) de si fiers musiciens. On dansait là, « sous l'arbre », comme

(1) Voir *Les Maîtres Sonneurs*.

dit la chanson, tout près des vieux morts qui ne s'en fâchaient point. Quels magnifiques horions furent encore échangés sur cette place, entre les gars de Commentry et ceux de Durdard ou de Malicorne, qui, les jours d'apport, ne manquaient jamais de se provoquer noblement, tantôt pour une fille, comme les héros d'Homère, et tantôt pour le plaisir, comme des gentilshommes. Car telle fut longtemps la sauvagerie de ces rudes paysans chevelus, qui portaient des tresses par devant à la mode celtique. C'est sur cette place encore que le curé, le jour de la fête patronale, vendait aux enchères la statue du saint. On l'adjudgeait au plus offrant, qui s'acquerrait ainsi un grand renom de magnificence dans les paroisses. Il emportait chez lui pendant quelques heures le bon vieux saint de bois peint, pour qu'un tel hôte portât bonheur à toute la maison.

La rivière passe au Petit-Bourg : elle est beaucoup moins belle qu'autrefois, mais quelques grands peupliers restés debout sont là pour témoigner de sa gloire passée. C'est un endroit très gai, tout retentissant du bruit des battoirs. D'innombrables générations de lavandières ont lavé là leurs coiffes monumentales et les rudes chemises de chanvre de leurs maris, ces chemises à grands cols qui écorchaient le bout des oreilles. Encore aujourd'hui on a du plaisir à les voir aller à la rivière en portant leur linge dans ces bennes tressées dont le nom est gaulois et la forme antique.

La route qui conduit à Colombier en passant par le Petit-Bourg mérite encore un souvenir. Ce fut jadis une voie sacrée, comme celle qui va d'Athènes à Eleusis. On l'appelle encore la route des pèlerins. C'est par là que le 9 octobre arrivaient par milliers les paysans du Bourbonnais, de la Marche et du Limousin qui venaient à Colombier pour prier au tombeau de saint Patrocle et boire de l'eau de sa source. Ces pauvres gens arrivaient de bien loin avec la gourde et le bourdon, harassés de fatigue, mais confiants dans la bonté du vieux saint mérovingien dont la renommée s'étendait par

delà les montagnes. Ils venaient prier pour leurs malades, pour leurs champs, pour leurs troupeaux. Ils voulaient se laver de tous leurs péchés dans la sainte fontaine et repartir aussi purs que le jour de leur baptême. C'est au sortir du Petit-Bourg, à l'endroit où se voit une croix, à la bifurcation des chemins, qu'ils apercevaient soudain au-dessus des arbres le clocher de Colombier. Tous s'arrêtaient, se mettaient à genoux et faisaient une prière avant d'oser continuer leur route.

Tels sont nos paysages familiers.

Émile MALE.

